

Marc SABOYA

## *CHRONOS contre CHROMA*

**Les plasticiens Jean Sabrier et Claude Thibeau peignirent au 35 de la rue Leyteire, à Bordeaux, une fresque dans la pure tradition italienne. Toujours visible, cette “vanité” urbaine invite à une méditation sur les créations humaines soumises à l’épreuve du temps.**

Le combat pour l’introduction de la couleur sur les façades fut l’une des grandes revendications du XIX<sup>e</sup> siècle. Profondément secoués par la découverte de la polychromie antique, qui bouleverserait des critères de valeur établis depuis longtemps, attachant la blancheur au grand classicisme et la couleur à l’archaïsme, voire aux périodes décadentes, les architectes tentèrent avec plus ou moins de bonheur de colorer leurs œuvres. Les expériences furent nombreuses mais sans lendemain.

À Paris, les grands panneaux de lave émaillée qu’Hittorff et Jolivet installèrent en 1860 sur la façade de Saint-Vincent-de-Paul furent enlevés un an plus tard tant les couleurs violentes choquèrent les fidèles; les tentatives de Schinkel de peinture à la cire sur le Alte Museum de Berlin, tout comme celle de Semper à Dresde ou de Semper à Dresde ou de Klenze à Munich, furent sans lendemain. Il y eut bien sûr quelques réussites, produites d’ailleurs le plus souvent par la variation des matériaux (Saulnier, chocolaterie Menier à Noisiel, 1872), mais la couleur qui habille – ou masque – une façade semble condamnée à n’être qu’une peau fragile. Chronos détruit toujours chroma<sup>1</sup> et le spectre de l’anéantissement total des fresques réalisées en 1508 par Giorgione sur le fondaco dei tedeschi à Venise hante encore les artistes et les historiens de l’art.

Grand connaisseur et amateur de la peinture du quattrocento, le peintre plasticien bordelais Jean Sabrier, amoureux de Duchamp et du mazzocchio qui hanta Paolo Uccello, releva pourtant ce défi en 1982. Sur la façade d’un immeuble ancien mais

ordinaire de la rue Leyteire, occupé alors par un petit théâtre, le Germinal, il entreprit avec Claude Thibeau, une autre plasticienne, la réalisation d’une immense peinture murale occupant tout le bâtiment, de la rue au pignon<sup>2</sup>. Des essais, aujourd’hui effacés, réalisés dans un passage attenant, décidèrent Jean Sabrier à choisir la peinture à fresque, selon la technique décrites par les grands maîtres italiens de la Renaissance. L’œuvre sur enduit frais, fut lentement exécutée: un mètre carré par jour pendant deux hivers pour conserver l’humidité de la portion à peindre. Vingt deux ans plus tard le résultat est toujours spectaculaire: une série de trompe-l’œil affranchissent l’enveloppe de son support structurel, tandis que les ouvertures originales servent de prétexte à des prolongements architecturaux aux perspectives savantes. Sur des balcons, dans des loggias, des personnages contemporains se penchent vers la rue ou devisent. Dans la pure tradition des fresques italiennes, le peintre s’est représenté, mais ici dans un double portrait en tunique du XV<sup>e</sup> et en habit moderne, une gémellité qui fixe les pôles des investigations esthétiques de Jean Sabrier, tandis que, sur le fronton d’une lucarne, on devine encore ce qui fut la reprise en grisaille du tableau de Poussin, *Les Bergers d’Arcadie*. Ici, le “et in arcadia ego” gravé sur le sarcophage est remplacé par “détruire la peinture” afin de rappeler le caractère éphémère de la fresque (Giorgione), des créations et des passions humaines. Pourtant cette “Vanité” urbaine n’a pas encore disparu et, si les couleurs sont un peu fanées, on peut toujours la voir sur la façade du 35 de la rue Leyteire. Chronos n’a pas encore vaincu chroma.

1. Selon Axel Sowa, le grec ancien ne possède qu’un terme pour désigner la surface d’une chose, sa peau et sa couleur: chroma (Éditorial *Architecture d’aujourd’hui*, n° 334, 2001).

2. Le bâtiment est actuellement le siège du CIAM, centre d’information d’activités musicales.

